

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

EN CRÉATION

LE MITHRIDATE «TRANSMIS»
PAR ÉRIC VIGNER

ARCHITECTURE

LA SCÈNE NATIONALE
DE CLERMONT-FERRAND



ISABELLE CARRÉ

LE GRAND PORTRAIT

CRISE SANITAIRE

RÉPÉTER ET CRÉER AU
TEMPS DE LA COVID-19

*Julie
Deliquet*

LA METTEUSE EN SCÈNE SE
CONFIE À ARNAUD LAPORTE

DOSSIER

ESPRITS DE FAMILLE

La quête des origines et des identités, avec Wajdi Mouawad, Tatiana Vialle, Éric et Jean-Yves Ruf, Anne-Lise et Odile Heimbürger, Le Grand Cerf bleu, Julie Duclos, Florian Zeller, la dynastie Copeau, Mohammed El Kathib...

N°24 - HIVER 2020 - 12 €





« C'EST **LA COMMUNAUTÉ**
QUI M'INTÉRESSE »

Julie Deliquet

Tout a été très vite pour Julie Deliquet. À pleine plus de dix ans après avoir créé le Collectif In Vitro, la voici à la tête du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. Elle y prend la succession de Jean Bellorini avec une expérience du lieu puisqu'avec le collectif, elle y était artiste associée depuis 2014. Retour sur un parcours plein de passion pour le cinéma, les arts plastiques, la scénographie... Chez Julie Deliquet, les désirs d'hier restent les impératifs d'aujourd'hui, tout autant que la volonté de tracer son propre chemin dans le théâtre.

Le Grand entretien d'Arnaud Laporte
Publié en hiver 2020

Théâtre(s) : Y a-t-il dans votre goût pour le théâtre une scène fondatrice ?

Julie Deliquet : Il y a une scène fondatrice de sensation de spectatrice qui m'a peut-être fait choisir une vie de théâtre, là où j'aurais pu choisir une vie de cinéma. Je n'allais pas beaucoup au théâtre, même si j'en faisais quand j'étais petite fille, toute seule dans ma chambre. Mais quand j'ai eu 17 ans, je suis montée à Paris voir mon petit ami de l'époque et je suis allée au Théâtre du Soleil voir *Et soudain, des nuits d'éveil*, d'Ariane Mnouchkine. Il y a eu ce moment où, à l'intérieur de la salle, on m'a fait croire que cent Tibétains étaient juste à côté, et qu'il fallait leur apporter un abri dans le théâtre, et que l'actrice à côté de moi - que je prenais pour une spectatrice - s'est mise à déchirer la banquette et à dire qu'il fallait les aider. J'ai eu en une seconde ce frisson que ne peut procurer que le théâtre, cette question de se demander ce qui est vrai ou faux. Sur le moment, on m'a laissé la possibilité d'y croire. C'est un moment de vie que je n'oublierai jamais. Je pense que c'est ce frisson qui me fait interroger mon métier chaque jour qui passe.



© D. R.

CONSERVATOIRE

Née en 1980, Julie Deliquet se forme au Conservatoire de Montpellier, puis au Studio Théâtre d'Asnières et à l'École Internationale Jacques Lecoq, à Paris.



© D. R.

DERNIERS REMORDS AVANT L'OUBLI

Avec son collectif In Vitro, elle met en scène, en 2009, *Derniers remords avant l'oubli*, de Jean-Luc Lagarce, Prix du public au concours Jeunes metteurs en scène du Théâtre 13.



© Sabine Bouffelle

NOUS SOMMES SEULS MAINTENANT

Après Lagarce et Brecht, In Vitro se lance dans l'écriture collective pour deux nouveaux spectacles, pour le Festival Impatience 2013 et le Festival d'Automne de 2014 et 2015.

Théâtre(s) : Votre goût pour le théâtre s'est ensuite affirmé par des spectacles, par des lectures ?

Julie Deliquet : Plutôt dans la pratique. J'ai commencé le théâtre très jeune dans une MJC, et je n'ai jamais arrêté d'en faire depuis. Il y a eu ce goût de pratiquer beaucoup, toutes les semaines, qui m'a fait dire que je voulais faire du théâtre. Mes parents ne s'y sont jamais opposés. Je n'ai pas beaucoup réfléchi, mais j'ai un rapport à mon métier extrêmement instinctif. Je veux toujours me dire que c'est un jeu et que ce n'est pas grave. Sinon, je trouve ça trop impressionnant. J'ai aussi été biberonnée à l'analyse filmique, je suis allée dans les festivals de cinéma et j'ai été plongée dans les parcours de cinéastes -chose qu'on ne peut pas faire avec un metteur en scène-. Tout voir d'un cinéaste, et réaliser qu'un échec était l'embryon du chef-d'œuvre d'après, m'a vraiment influencée sur l'idée qu'il fallait trouver un chemin plutôt que de chercher à faire un bon spectacle. Si on avait la recette, on ne ferait que ça, mais on ne l'a pas... J'ai aussi fait pas mal d'arts plastiques, d'histoire de l'art, et j'ai beaucoup peint et fait des scénographies. D'abord dans ma chambre, puis dans les granges, et puis j'ai réalisé des films toute seule. Donc ça a plutôt été cet instinct qui m'a amenée vers le théâtre, et vers les écoles de théâtre. Je peux être assez bonne élève, donc quand on me disait qu'il fallait lire du théâtre, je ne prenais pas ça à la légère. C'est vrai que dans mon propre travail, une fois que j'ai trouvé une œuvre ou plusieurs sur lesquelles je travaille, je me coupe de la documentation, parce que je veux me faire croire que l'œuvre a été pensée pour moi. Je ne veux pas avoir un rapport trop documenté à ce que je suis en train de faire, et me laisser faire par l'action.

Théâtre(s) : Lorsque vous étiez élève, vous avez fréquenté différents lieux d'apprentissage (le Conservatoire de Montpellier, le Studio-théâtre d'Asnières, l'école Jacques Lecoq). Que pensez-vous y avoir appris qui vous soit utile aujourd'hui ?

Julie Deliquet : Le travail en groupe. Je suis toujours impressionnée quand j'interviens dans les écoles de voir qu'ils arrivent à faire une improvisation à 30. À l'école, ils arrivent à le faire, on leur apprend à travailler avec 29 autres personnes, ce qui n'est vraiment pas le cas dans la vie. On perd cette chose-là. Moi j'ai adoré l'école, surtout à partir du moment où on choisit ce qu'on aime, c'est-à-dire le lycée. Aller au lycée et faire quelque chose que j'aimais, le théâtre, ont été pour moi des moments de liberté que je n'ai pas cessé de rechercher après dans un métier où on peut vite être amené à travailler seul. Travailler entre promotions d'élèves, s'auto-regarder, se mélanger, se conseiller, être partenaires est une philosophie qui était au centre de l'enseignement que j'ai reçu.

« LE FAIRE ENSEMBLE M'INTRIGUE »

Théâtre(s) : Vous êtes ensuite passée de l'autre côté, à la Fabrik, et à la Comédie de Saint-Etienne. Que pensez-vous apporter aux élèves comédiens ?

Julie Deliquet : La pédagogie, c'est très important pour moi. En tant qu'artiste, ça me désinhibe beaucoup, parce que je ne me considère pas comme professeure. Je n'ai pas une méthodologie de professeure, mais d'artiste, qui évolue en même temps que moi j'évolue. Je sens que la nouvelle génération va porter une parole, un théâtre français qui sera différent de celui que nous avons apporté. Nous étions dans des promotions très franco-françaises, fils de profs et de médecins. Les promotions qui arrivent amènent une histoire d'immigration, des histoires familiales et de niveau social différents. Les 11 élèves auxquels j'enseigne le théâtre sont tous boursiers et on sent qu'ils vont faire bouger les codes du théâtre français. Ils m'ont aussi fait bouger. C'est émouvant de voir arriver cette

génération, qui nous rend vieux tout d'un coup. Ça a été l'une des plus grandes expériences de ma vie.



Théâtre(s) : Vous avez créé le Collectif « In Vitro ». Ce n'est pas une compagnie, mais un « Collectif ». Quelle importance revêt ce mot pour vous ?

Julie Deliquet : à l'époque, ça m'a paru instinctif de choisir de former un « Collectif », ça sonnait plus juste. Mais, en réalité, c'est une compagnie, dans le sens où on a collectivisé tous les postes parce qu'on n'avait pas un rond et que c'était la débrouille. Ceux qui avaient fait des études de mathématiques faisaient les fiches de paye, moi je récupérais tous les décors dans la rue parce que j'aimais bien ça, ceux qui travaillaient dans les théâtres s'occupaient des costumes... Mais c'est toujours moi qui ai apporté les projets, qui étais en charge de la distribution. C'était aussi pour moi une manière de redonner une place de premier plan à l'acteur, et de le considérer comme créateur, comme compagnon de route. Quand il y a un spectacle, j'appelle toute ma bande pour discuter du spectacle d'après. Ils se sentent missionnés à cet endroit-là.

Théâtre(s) : Le premier spectacle était *Derniers remords avant l'oubli*, de Jean-Luc Lagarce. Diriez-vous qu'il y avait quelque chose de programmatique dans ce choix-là ?

Julie Deliquet : On travaille en ce moment pour monter cette pièce au cinéma, dix ans plus tard. J'ai eu une grosse réunion avec l'équipe originelle il y a quelque temps. Je n'aurais pas été capable de dire à quel point elle était importante dans son choix, dans une énorme envie d'improvisation et un gros désir de langue. Cette pièce de Lagarce, écrite dans les années 1980, prise en étau entre l'utopie des années 1970 et le monde d'aujourd'hui, évoque beaucoup l'aspect communautaire. Beaucoup de gens pensent que c'est une pièce sur la famille, et je suis souvent estampillée « spectacle de famille », mais la famille je m'en fiche. C'est la communauté qui m'intéresse, qu'elle soit amoureuse, relative au travail, au théâtre, aux liens du sang... C'est le faire-ensemble, qu'on l'ait choisi ou qu'il nous

soit imposé, qui m'intrigue. Je pense que cette œuvre a été assez déterminante et cette idée d'origine, j'ai aujourd'hui envie de la questionner à nouveau à travers un autre support.

Théâtre(s) : Après Lagarce, il y a eu Brecht, puis la création collective *Nous sommes seuls maintenant*, *Catherine et Christian* ensuite... Encore une fois, vous vous interrogez sur la génération des baby-boomers. Il vous fallait solder des comptes, savoir qui vous étiez par rapport à ceux qui vous ont précédé ?

Julie Deliquet : Peut-être que l'appétit qu'on porte pour la nouvelle génération qui arrive, nous ne l'avons pas senti de la part de nos aînés. Je pense que je n'avais pas de recul pour faire une analyse critique réelle. Ça a été pour moi une manière de les incarner, mais je serais incapable de porter un jugement sur eux aujourd'hui. Alors, on les joue et on s'en amuse. Il y avait cette idée de travestissement : leur donner vie pour les attaquer, pour en rire, pour les représenter. Ce sont eux qui gagnent d'une certaine manière. C'était une manière pour nous de montrer ce sur quoi on s'est construits. Ça a été cathartique !



© Brigitte Enguerand

FANNY ET ALEXANDRE

Éric Ruf l'invite à la Comédie Française, où elle monte *Vania*, d'après Tchekhov, en 2016, puis *Fanny et Alexandre*, d'après le film de Bergman, en 2019.



© Simon Gosselin

UN CONTE DE NOËL

Julie Deliquet crée une autre adaptation de Tchekhov, *Mélancolie(s)*, en 2017, et une autre adaptation de film, *Un conte de Noël*, en 2020.



© D. R.

TGP

Elle succède à Jean Bellorini comme directrice du Théâtre Gérard Philipe, le centre dramatique national de Saint-Denis, en mars 2020.

Théâtre(s) : Après ce premier cycle, ce quatuor, peut-on dire qu'une méthode « Julie Deliquet » est née ?

Julie Deliquet : Je pense que c'est lié avec l'expérience de la Comédie-Française [Julie Deliquet y a monté *Vania* en 2016, NDLR]. C'est la première fois que des acteurs m'ont demandé de mettre des mots sur le théâtre que je cherchais. Ma méthode change bien évidemment à chaque projet, mais c'est elle que j'applique tout le temps. J'ai de vraies obsessions. Je l'ai conscientisé en faisant *Vania*, en étant obligée de nommer la précision de ce que je recherchais.

« FAIRE DU THÉÂTRE SANS PUBLIC, C'EST IMPOSSIBLE. ON L'A BIEN VU AVEC LE CONFINEMENT »

Je pense qu'il y a eu un avant et un après. Après toutes ces années de débrouille, on m'a demandé si je voulais un décor pour *Vania*, parce qu'on avait le budget. Je me suis demandé « est-ce que je fais comme d'habitude ? ». Ça a déclenché de vraies questions en moi. Je me suis demandé si cette identité de théâtre pauvre n'était pas finalement devenue un manifeste chez moi. Fallait-il que je dépasse cette notion de théâtre pauvre ? Il y a eu tout un trajet à partir de là pour me sentir non plus seulement cheffe de troupe ni directrice d'acteurs, mais aussi

metteuse en scène. C'est une étiquette que je ne m'octroyais pas forcément avant. Ça a été un véritable tournant artistique.

Théâtre(s) : En regardant votre parcours, on peut avoir l'impression que vous continuez à fonctionner par double programme, un peu à la manière des vieux cinémas : deux écritures collectives, deux adaptations écritures de Tchekhov, deux adaptations de films (*Fanny et Alexandre* et *Un conte de Noël*)... Ressentez-vous ce besoin de creuser quelque chose, aussi bien dans le fond que dans la forme ?

Julie Deliquet : Oui, c'est très juste ! Je cherche de manière embryonnaire le prochain spectacle dans celui que je suis en train de terminer. Il y aura toujours un patrimoine génétique qui appartient au précédent. Je pense qu'ils ne peuvent pas être diamétralement opposés, même si finalement certains binômes sont très liés les uns aux autres, et d'autres sont complètement différents. Je me dis toujours que le prochain spectacle va résoudre quelque chose. Quelquefois, je sens qu'il y a une fracture, un bond en avant. Il y a toujours un spectacle qui opère une transition. Mais je suis toujours attentive à ce que le spectacle d'après s'émancipe du précédent et ne soit pas dans l'ombre du premier, qu'il ait un support d'écriture suffisamment différent pour oublier celui d'avant.

Théâtre(s) : Vous allez reprendre au mois de mars *Nous sommes seuls maintenant*, un spectacle de 2013 qui a déjà été repris plusieurs fois. Cela a été le cas de *Mélancolie(s)* aussi. Diriez-vous qu'il y a une volonté de défendre le répertoire du collectif ?

Julie Deliquet : En effet, c'est mon dada depuis le début. J'ai fait une trilogie non pas pour raconter trois histoires, mais pour jouer. Quand on est dans le métier, on nous demande toujours quel est le prochain spectacle, pour l'accompagner. Nous, on avait 30 ans, on avait déjà des enfants et des loyers à payer. On a fait un choix grâce à l'intermittence de répéter sans être payés sur les deux premiers spectacles. On a toujours été payés en juin mais plus on jouait, plus on était payés. Il y a eu cette valorisation qui a fait que je me suis battue pour qu'on joue, et pour qu'on joue partout. D'ailleurs, je me bats encore pour que les spectacles puissent aller aussi bien dans des théâtres nationaux que dans des théâtres municipaux. Les directeurs savent que c'est important pour moi. L'adaptation ne me pose pas de problèmes, je peux renoncer à des choses artistiquement pour qu'un spectacle rentre dans une salle. Je pense qu'il faut qu'un spectacle évolue. Quelquefois, il a un élan à la première et puis on voit ensuite le travail qu'il reste à fournir. C'est un parcours, une vraie rencontre. Ça n'a pas été la chose la plus facile à faire, parce que ce n'est pas très sexy de se battre pour la diffusion. C'est dur mais on joue aussi avec le public, et ça fait peur. Souvent, je dis que je pourrais faire du théâtre sans public, mais c'est impossible. Quand on l'enlève, on l'a bien vu avec le confinement, c'est important de le retrouver.

Théâtre(s) : Depuis *Catherine et Christian*, vous signez les scénographies de vos spectacles. À quel moment la question de l'espace intervient dans votre processus de création ?

Julie Deliquet : Tout le temps. Au départ, je laissais beaucoup la répétition choisir et aujourd'hui je m'aperçois que c'est essentiel pour moi. La mise en scène s'exprime beaucoup dans le dispositif scénique, c'est-à-dire qu'elle va être la boîte à jeu dans laquelle l'acteur va se sentir libre ou empêché, selon la nature du projet. Avant, je laissais ça pousser pendant la répétition, mais je trouve aujourd'hui que ce temps d'avance, quitte à ce qu'il soit dépossédé de ce que je propose, est essentiel. Quand j'ai travaillé avec Éric Ruf sur la scénographie de *Fanny et Alexandre*, j'étais incapable de le faire toute seule pour un théâtre à



l'italienne et pour la contrainte de l'alternance. Et pour la contrainte technique aussi, puisque je n'ai aucune formation de scénographie. Je me suis rendu compte à ce moment-là que ce temps d'avance et le fait d'avoir choisi sans les acteurs n'était pas forcément irrévérencieux envers eux.

Théâtre(s) : Votre rapport au texte vient d'origines différentes : l'écriture collective, celle de Tchekhov... Y a-t-il un moment où votre texte est figé lors de votre travail ou y a-t-il toujours une marge de manœuvre pour les interprètes ?

« JE CROIS BEAUCOUP AU CÔTÉ POPULAIRE DE NOTRE MISSION »

Julie Deliquet : Ça dépend du projet. Si on monte un texte comme Lagarce, on sait qu'on va lui rajouter beaucoup de bazar en répétitions et qu'on va retrouver une structure qui fait que ce qui restera et qui déborde n'est que de l'improvisation due au soir-même. à l'inverse, quand on est dans une écriture de plateau, la mise en scène est assez fixée de manière organique, même si elle peut bouger, et le texte ne l'est pas du tout. On n'a aucun mot fixé sur le papier, seulement notre mémoire. Chaque année, on se dit que si on a tous oublié la même chose, ça valait le coup d'être oublié, donc on la remplace. Quand c'est une adaptation, c'est un peu entre les deux. On a ce jeu qui est le texte, mais on a comme une voiture qui est construite à la base, qu'on va entièrement dépiécer, et qu'on va remonter pour en faire une voiture qui roule mais qui n'aura pas la même tête. Là, la mise en scène pour l'adaptation est entre les deux : il y a une base qui est solide, mais à l'intérieur, ils ont une mobilité de présence ou d'absence suivant les scènes. D'un soir à l'autre, ils peuvent décider de rester un peu plus longtemps ou, au contraire, de partir plus tôt. Ça donne un esprit d'improvisation, sans être dans une réécriture totale qui créerait une sorte de magma un peu mou ou un côté performatif.

Théâtre(s) : Vous avez pris la direction du TGP en mars 2020. On pourrait y voir une possibilité d'y penser autrement le rôle d'une institution culturelle dans un espace

donné. Dans l'édito de saison, il y a ces mots de « spectacle », de « transition » et de « formation » qui sont assez importants. Que pourriez-vous dire des lignes de force de votre idée de ce que doit être le TGP ?

Julie Deliquet : J'ai conscience que je prends un relais et que je le laisserai à mon tour. Moi et les artistes associés/invités allons apporter notre "patte". Mais je crois beaucoup à l'idée de le faire de manière concrète. Je n'ai pas du tout un rapport égotique à la prise de fonction, ce n'est pas un plan de carrière. Ça répond à une suite logique, qui fait qu'on a été artistes associés et qu'on pouvait continuer. Il y avait aussi une place à prendre pour notre génération, et qui, à ce stade de ma carrière, ne pouvait être qu'au TGP. Toutes ces missions qui sont parallèles à ce qu'on fait artistiquement, tout ce qu'on a pu créer dans les autres maisons, c'était super. Mais c'était aussi très fatigant d'être éparpillé aux quatre coins de la France et de trouver une mission collective un peu partout. À un moment donné, quelque chose est né d'une conscience civique, de la place du théâtre qu'on voulait défendre. Ces missions que j'ai nommées étaient celles que nous avions en tant que compagnie et collectif associés à des maisons. Ce sont des mots républicains, et j'ai un amour, une admiration, et une grande critique aussi, pour l'éducation nationale et pour la mission de l'hôpital public. Je considère que ce ne sont pas des endroits parfaits, mais qu'idéologiquement, ce sont des endroits nécessaires. Ils doivent aussi se transformer, comme le paysage théâtral français s'est transformé ces dernières années. J'ai cette envie de direction, et non pas de diriger, de travailler ensemble pour se poser des questions pour notre monde et pour le territoire par le biais artistique. J'ai envie de donner de l'espace aux artistes et de les accompagner, car on sait que c'est souvent cet accompagnement qui fait la différence. Je crois beaucoup au côté populaire de notre mission et à l'exigence qui va avec. L'un ne va pas sans l'autre.



Théâtre(s) : Les deux tiers des artistes programmés en 2020-2021 sont des femmes. Programmer est-il un acte artistique et politique ?

Julie Deliquet : Complètement ! Les deux tiers de femmes n'ont pas vraiment été

un choix mais plutôt un constat. J'ai fait cet exercice qui consistait à citer dix metteurs en scène femmes et dix metteurs en scène hommes de ma génération. Je suis arrivée plus rapidement à lister les dix femmes, et j'ai trouvé ça dingue. Ça veut dire que les choses ont changé et ça fait du bien. Mais c'est l'artistique qui a décidé. Ce choix était politique aussi, parce qu'on regarde dans la rue et qu'on ne voit que des noms d'hommes partout. Mes trois salles portent des noms d'hommes. À un moment, il faut montrer le changement dans les espaces où on a le choix, pour qu'il puisse conduire à un changement plus profond. On n'est pas épargnés dans les théâtres, donc si des gens comme moi ne le font pas, personne ne le fera.

Un Conte de Noël est fin janvier à Bordeaux,
en février à Colmar , en mars à Champigny-sur-Marne,
La Roche-sur-Yon, Châteauroux.

Nous sommes seuls maintenant est joué au TGP
Sant-Denis du 16 au 21 mars, à Rouen les 30 et 31 mars.